

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 34

Artikel: A vol d'oiseau
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255420>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUUY



N° 34

Supplément du Dimanche 27 août

1905

A VOL D'OISEAU (Suite)

— Qu'est-ce qu'on lui voit à la patte? Est-ce qu'elle s'est fait mal? disait une bambine dont les quatre ans s'apitoyaient.

— Que tu es sotte! répondait dédaigneusement un plus grand; c'est comme aux pigeons voyageurs, on lui a mis un message.

— Une fée, peut-être, a pris cette forme, ajouta une fillette que les contes de Perrault empêchaient de dormir.

Edith ouvrit le petit sac, et, en retirant le contenu, le passa à son frère.

Celui-ci sourit à la lecture du billet d'Aliette tombé entre leurs mains.

— Ecoutez, c'est très intéressant, et je crois que Julie a raison: il s'agit d'une méchante fée et d'une pauvre jeune fille. L'hirondelle doit être le bon génie du conte.

Et il lut à haute voix.

— Aliette Hermann! le joli nom! fit Edith. Pauvre enfant, comme elle a dû avoir de la peine au départ de sa petite amie!

Les commentaires suscités par cet événement se résumèrent à ceci: on répondrait par la même voie, puisqu'il n'y avait pas d'adresse, à l'héroïne malheureuse.

Edith rédigea un court encouragement amical que tous signèrent. Mais parviendrait-il? Bien des mois s'écouleraient aussi avant le départ de ce message aérien.

On parla beaucoup d'Aliette durant quelques semaines; puis le temps fit son œuvre. Une année, c'est si long pour le jeune âge! D'autres soucis vinrent bientôt distraire toute la bande, et l'oubli, rapidement, jeta son voile sur un fait dont l'accomplissement restait si éloigné. L'arrivée de leur réponse à la destina-

taire leur paraissait même impossible.

III

Le ciel, d'un bleu noir, resplendissait d'étoiles; sur le levant, une légère lueur annonçait l'approche de l'aube. Dans la campagne endormie, pas le moindre frémissement n'agitait les feuilles; tout reposait encore. Puis, insensiblement, le bleu du ciel s'éclaira, et là-haut, les petites veilleuses, pâlies une à une, s'éteignirent. Une délicieuse fraîcheur succéda à l'air lourd et chaud de la nuit; c'était l'aurore.

Sur la route déserte, une voiturette à pétrole fit entendre son halètement saccadé.

„Quelle solitude ravissante à parcourir! pensait le matinal voyageur. Mais il ne ferait pas bon y subir la fâcheuse panne!”

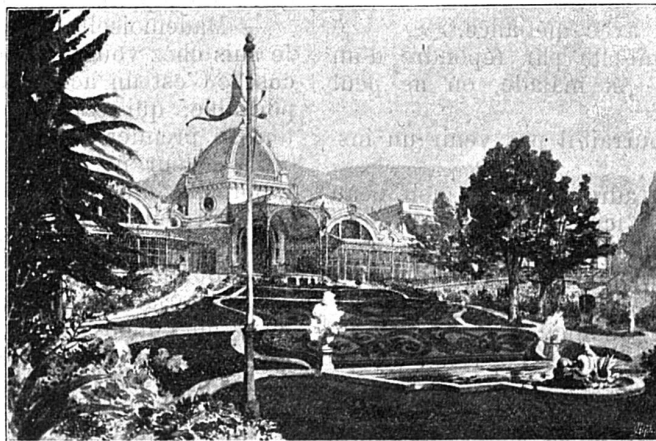
Ainsi naît en nous parfois, sans raison, l'intuition du fait qui va s'accomplir.

A peine le chauffeur achevait-il de se formuler à lui-même sa réflexion pessimiste que sa machine, subitement bloquée, le projetait, sans avertissement préalable, par-dessus des buissons épais fermant une houblonnière.

Il y demeura étourdi durant quelques heures; ce furent les chauds baisers du soleil de juillet qui l'é-

veillèrent de ce coma dangereux.

Sans comprendre tout d'abord où il se trouvait, se tâtant avec précaution, il acquit la rassurante certitude que ses membres étaient au complet, sans autre dommage qu'une sérieuse courbature. Se traînant jusqu'à la voiturette, il vint constater l'avarie qui avait failli lui être fatale, avarie matériellement impossible à réparer seul. D'ailleurs, il eût fait un triste ouvrier, chaque mouvement qu'il faisait rendant plus doulou-



GRAND CERCLE D'AIX-LES-BAINS

(Texte page 268).

reux ses membres contusionnés.

Raymond la Maurelle, car c'était notre jeune Algérien, regarda autour de lui avec découragement.

Le site eût fait rêver un poète. A l'horizon, les Vosges aux sommets couronnés de gros nuages immobiles, pleins de rayons; plus près, entre ciel et terre, un voile de brume nacré, douce à respirer, enveloppait les choses; des résines et des mousses du bois voisin, fait de hêtres et de sapinières, venait une odeur de pollen et de fraisier sauvage; de grands genévriers dressaient leurs cônes parmi la verdure pâle des talus. La route, taillée en terre rouge, ourlait d'un ruban vif la crête du ravin boisé au fond duquel moussait un ruisseau clair.

En ce paysage d'Alsace à la grâce pittoresque, Raymond reconnut la vallée des Minières indiquée par son guide. En la descendant un peu rapidement, le projet du voyageur avait été de rejoindre, avant la nuit, la frontière de France.

Suivant la volonté de son père et son propre désir, le jeune homme venait de passer l'année à visiter l'Allemagne; il devait regagner l'Algérie à l'approche de l'hiver.

Qu'allait-il faire? Se mettre à la recherche d'un asile provisoire, car il lui fallait le repos après cette rude secousse. Avec des peines infinies, il fit quelques pas sur la route, pour contourner le petit bois qui lui cachait la plaine.

Une maison lui apparut, non loin, vieille construction clôturée de murailles noircies.

„Voilà mon affaire, pensa-t-il; je vais demander là le coup de main indispensable et l'hospitalité de quelques heures pour me remettre.”

Il s'y traîna en boitant. Deux ou trois fois, sans succès, il tira une sonnette fêlée, dont la chaîne pendait au portail. Le son en était si grêle que ce qui eût été un véritable carillon ailleurs ne faisait ici qu'un léger tintement sans vibrations.

Enfin, l'huis s'entrebâilla. Une figure de vieille femme peu avenante s'encadra dans l'ouverture.

Raymond, sans chapeau, couvert de poussière, n'avait pas, malgré cette tenue suspecte, l'aspect d'un mendiant. En peu de mots, il expliqua son aventure et formula ses demandes.

La vieille le considérait avec méfiance.

— Je n'y puis rien, finit-elle par répondre d'un air rogue. La propriétaire est malade, on ne peut pas vous recevoir.

— Un domestique ne pourrait-il pas venir un instant à mon aide?

— Ah! ben! c'est vous adresser mal, mon beau Monsieur. Des domestiques, ici! j'y suis seule pour tout l'ouvrage. La ville est à quatre kilomètres; c'est pas une course, pour une jeunesse; allez-y, vous y trouverez votre affaire.

Et sur le nez du pauvre solliciteur confondu de rencontrer si peu de charité dans ce vieux débris féminin, le portail se referma.

A quatre kilomètres! Il était horriblement las. S'il pouvait seulement dormir quelques heures, peut-être reprendrait-il assez de courage pour faire à pied ce trajet. L'ombre du bois l'invitait; les arbres dissimuleraient aussi la maudite voiturette à laquelle, une fois reposé, il essaierait de faire la réparation provisoire. Faisant appel à toute son énergie, Raymond traîna sa machine derrière le fourré où il allait s'étendre lui-même, quand un bruissement peu rassurant se fit à ses pieds. D'un bond, il se retrouva sur la route. Une vipère de l'espèce la plus dangereuse, éveillée par lui de son engourdissement, filait avec lenteur, déroulant ses anneaux rougeâtres.

Faire chambre commune avec de pareils hôtes n'é-

tait pas pour le séduire. Il ne lui manquait que cela! Bêtes et gens, en ce maudit pays, conjuraient donc sa perte?

Soudain, l'infortuné voyageur avisa, à peu de distance, une sorte de tour ronde, isolée de la ferme inhospitalière; elle dominait le paysage, semblable à une sentinelle, et était drapée dans un manteau de plantes grimpantes.

Raymond, s'aidant de ses mains, escalada la colline, car la tour était à pic de la route.

Il poussa une porte de planches vermoulues, et reçut en plein visage la caresse d'ailes d'oiseaux effarés de son intrusion; puis, n'en pouvant plus, il se laissa tomber sur le sol et perdit la notion de sa propre existence.

Combien de temps fut-il ainsi?

Plus qu'il ne l'avait prévu, sans doute. Un cri de femme l'éveilla, tandis qu'il se sentait la joue effleurée par quelque chose de doux qui passait et repassait sur sa tête.

Des choses lointaines dorment en la mémoire et, tout à coup, s'éveillent sous la pression d'un bouton électrique; on revit alors, en une minute, avec une étonnante précision, des heures passées qui se font de nouveau présentes. C'est ainsi que Raymond se revoyait sur la blanche terrasse de Blida, capturant une hirondelle dont les compagnes, l'entourant, lui frôlaient la figure, et le nom d'Aliette, tout naturellement, vint à ses lèvres.

Une seconde exclamation, où l'étonnement se mêlait à l'effroi, le tira de ce songe.

Quelle jolie apparition pour le dormeur!

Dans l'encadrement de la porte, entre les rameaux retombants du lierre, se tenait immobile, mais prête à fuir, une petite Alsacienne.

Quel être mignon dans sa frêle pâleur! Sous le gros nœud de velours noir ondaient des bandeaux d'or qui dérobaient en partie le front nacré, veiné de bleu. Les yeux gardaient, dans le regard apeuré, une expression de rêverie enfantine si pure!

La vie n'avait pas encore touché ces yeux-là, mais le bonheur pas davantage.

Relevé sur un coude, Raymond la considérait, charmé. D'un suppliant appel, il arrêta sa fuite.

— Mademoiselle, n'ayez pas peur, je vous en prie. Je suis chez vous, sans doute, et vous en fais mes excuses. C'est un accident, dont je suis loin d'être responsable, qui cause mon indiscretion. J'en souffre tout le premier, croyez-le.

Sa pâleur ne le démentait pas. La jeune fille se rapprocha, d'un air de commisération.

— Si vous êtes malade, Monsieur, je suis prête à vous soigner; j'en ai bien l'habitude, je vous assure. Que vous faut-il?

Elle parlait simplement. On voyait que, chez elle, le premier mouvement partait du cœur, sans les calculs de fausse prudence ou même de coquetterie inconsciente. C'était le joli naturel pris sur le fait. Raymond comprit tout cela; les formules de politesse mondaine pouvaient être mises de côté.

— Je suis reposé, j'espère, répondit-il. Ma chute a été rude; j'en ai le cerveau encore ébranlé, mais ce ne sera rien. J'étais en route à trois heures, ce matin, comptant atteindre mon but avant la grosse chaleur; ce contre-temps d'arrêt forcé me contrarie beaucoup. On m'a refusé aide et hospitalité à la ferme près d'ici.

Sa main indiquait la direction.

Ce geste lui causa une souffrance dont l'expression n'échappa point à son interlocutrice. Et comme il essayait de se lever:

(A suivre.)

Comtesse CLO.